

Comment peut-on être bédouin ?

Riccardo Bocco et Géraldine Chatelard

Les bédouins sont un peu comme les harems : peu importe s'ils ont existé ou existent encore. Les clichés qu'ils évoquent sont souvent trop forts pour accepter qu'ils soient susceptibles, eux aussi, de se moderniser sans nostalgie. « Les touristes prennent plaisir à passer quelques jours sans confort, mais ils n'échangeraient pas leur vie contre celle de mes grands-parents, qui habitent encore sous la tente. C'est curieux, cette manière qu'ils ont de regretter que je ne vive plus dans le désert. »

Dès l'aube, Eyd est à pied d'œuvre, ravivant les braises pour préparer l'indispensable thé du matin pendant que les autres s'affairent à démonter le camp. Une fois les chameaux bâtés, il marche des heures en tête de la caravane jusqu'au campement du soir. Depuis le village, il faut plusieurs jours pour rallier la frontière saoudienne ou Aqaba, à travers un paysage changeant et grandiose où les falaises de grès rose laissent place aux granits sombres et déchiquetés. Puis le chemin en sens inverse, une autre caravane à organiser, l'approvisionnement à prévoir, des tarifs à négocier, et un nouveau départ dans la même journée : à la saison, il arrive à Eyd de ne pas rentrer chez lui des semaines entières.

Parfois, il « craque ». Le soir, alors que tous sont couchés après la veillée autour du feu, il enfourche un chameau et file chez les plus proches habitants. Là, parmi les siens, sous la tente en poil de chèvre, il prend ses aises, savoure un thé sucré à souhait, plaisante avec ses hôtes et emprunte leur Jeep pour faire un saut au village, où il pourra enfin prendre une douche et enfiler une tunique blanche propre. Le matin suivant, ses clients n'y verront que du feu et s'extasieront sur la capacité des bédouins à être

toujours impeccables au beau milieu du désert. Lui, pour sa part, n'a pas fini de se demander pourquoi des gens qui possèdent tout le confort moderne dans leur pays s'infligent une semaine de marche dans le sable sans pouvoir se laver. Chamelier moderne qui conduit des caravanes de touristes en mal d'aventure, Eyd a en revanche bien saisi une chose : l'image du bédouin qui monte un chameau dans un environnement désertique continue d'alimenter les fantasmes d'Occidentaux chaque année plus nombreux à louer ses services pour faire l'expérience de la « vraie vie » bédouine et du désert.

Le monde du désert et des tribus bédouines nourrit depuis fort longtemps l'imaginaire occidental, suscitant des sentiments mêlés de répulsion et de fascination pour un milieu ingrat mais purificateur, pour un mode de vie élémentaire mais intègre et indépendant, pour une société rude mais préservant des valeurs de fierté, de solidarité, d'hospitalité, de sens de l'honneur et de bravoure guerrière. Les bédouins sont un peu comme les harems : au fond, peu importe s'ils ont existé ou existent encore comme on en rêve. Les émotions et les clichés qu'ils évoquent sont souvent trop forts pour accepter l'idée qu'ils ne vivent pas en marge de l'histoire et sont susceptibles, eux aussi, de se moderniser sans nostalgie. Comme dit Eyd lorsqu'on le lance sur le sujet :

« Les touristes qui viennent chez nous prennent plaisir à passer quelques jours sans confort, mais ils n'échangeraient pas leur vie contre celle de mes grands-parents, qui habitent encore sous la tente. C'est curieux, cette manière qu'ils ont de regretter que je ne vive plus dans le désert. »

Orientalisme, quand tu nous tiens...

Les habitants des steppes

Les bédouins ne vivent pas dans le « désert » et n'y ont jamais vécu. Si Eyd emploie ce terme lorsqu'il s'exprime en anglais, en arabe il n'utilise pas son équivalent, *sabra*, pour qualifier le milieu où il habite. Comme les autres bédouins qui sont au contact des touristes depuis plusieurs années, Eyd s'approprie le vocabulaire

des Occidentaux lorsqu'il leur parle. C'est le terme arabe *al-badya*, la « steppe », qui a donné son nom à ses habitants les bédouins, *al-badou*. Les steppes arides ou semi-arides sont des régions où le taux annuel de précipitations varie de 50 à 350 millimètres. Elles font la transition entre, d'une part, les zones où les paysans se livrent à l'agriculture irriguée et, d'autre part, les régions hyper-arides, les déserts proprement dits, inhabitables par manque d'eau et de pâturages et qui n'existent nulle part en Jordanie. Les plus proches, le Nefoud et le Rub al-Khali, se trouvent au nord et au sud de l'Arabie saoudite. Les bédouins d'autrefois pouvaient les traverser si des puits à distance raisonnable existaient et s'ils étaient suffisamment pourvus, sachant qu'un chameau de bât parcourt en moyenne 40 kilomètres par jour, qu'il peut demeurer trois jours sans boire, mais qu'il boit jusqu'à 300 litres d'un coup... D'où la vocation commerçante des chameliers bédouins, aussi sobres que leurs montures. D'où leur capacité, également, à se réfugier - temporairement - dans des régions inaccessibles lors des conflits avec les sédentaires. Il existait quelques grandes oasis à l'orée des déserts, comptoirs de marchandises et nœuds caravaniers. Ceux qui y vivaient à l'année étaient rarement des bédouins. Il s'agissait soit d'oasiens sédentaires commerçants et agriculteurs, soit d'esclaves noirs venus d'Afrique qui cultivaient les parcelles irriguées et les palmeraies de propriétaires bédouins résidents occasionnels.

Traditionnellement, les bédouins vivent dans la *badya* de leurs troupeaux et, parfois, d'un peu d'agriculture non irriguée. À la différence des paysans ou des oasiens, ils sont nomades, s'adaptant à un milieu pauvre en ressources. La manière qu'ont les bédouins de gérer ces ressources et d'occuper l'espace est principalement conditionnée par deux facteurs : l'économie pastorale et la structure sociale tribale, qui président aujourd'hui encore à leur mode de vie. La tribu est un groupe humain de taille très variable qui dit descendre d'un ancêtre commun, parfois mythique, en tout cas toujours très lointain dans le temps et la généalogie. C'est souvent lui qui donne son nom à la tribu, immense famille dont tous les membres ne se connaissent pas personnellement mais doivent être solidaires les uns des autres lorsque besoin est. Il n'y a, de fait, que dans les conflits intertribaux de grande ampleur que

les membres adultes et mâles mènent des actions collectives. Dans les autres circonstances de la vie sociale, ce sont des unités plus petites qui font preuve de leur cohésion : les clans, ensembles de familles qui portent le même nom et ont un ancêtre commun en remontant à quatre ou cinq générations. Eyd appartient au clan Zalabyeh de la grande tribu méridionale des Howeitat. Il est encore trop jeune pour être un homme important de son clan, un cheikh. Si un conflit éclate avec la tribu Bani Sakher qui vit au nord, ce n'est pas Eyd mais son frère aîné Mohammad qui sera sollicité avec d'autres cheikhs de tous les clans de la tribu pour aller en délégation régler le litige avec les représentants des clans des Bani Sakher. En revanche, si Mohammad blesse un membre d'un autre clan des Howeitat, alors Eyd sera aussi impliqué dans le règlement de l'affaire selon la justice coutumière tribale, très codifiée et encore partiellement en vigueur aujourd'hui.

Chaque tribu bédouine possède un territoire attribué, plus ou moins grand selon la taille de la tribu, la zone climatique qu'il occupe la plus grande partie de l'année, le type de bétail qu'il élève. Les frontières de ces territoires ne sont pas fixes mais évoluent avec le temps, en fonction des rapports de pouvoir entre tribus (autrefois, les guerres) ou des changements économiques et démographiques à l'intérieur de la tribu. Les ressources naturelles de ce territoire (eau, pâturages, bois de chauffe, gibier, etc.) sont en accès libre pour d'autres tribus qui en auraient besoin soit régulièrement, à certains moments de l'année, soit exceptionnellement lors de périodes de sécheresse. Il ne s'agit pas de générosité mais de réciprocité ; il en va de même de l'hospitalité bédouine tant vantée, qui devra être rendue un jour, non pas nécessairement à l'hôte mais à un membre de sa tribu ou de son clan.

Poupée russe et dominos

Pour comprendre la structure sociale tribale traditionnelle et le partage du territoire, imaginez un emboîtement en poupées russes : chaque tribu possède un territoire à l'intérieur duquel chaque clan possède à son tour un sous-territoire. Les clans sont

composés de plusieurs familles patriarcales comprenant de une à quatre ou cinq tentes : celle du chef de famille, de sa femme et de leurs enfants célibataires, celles d'une ou de deux coépouses et de leurs enfants, celle d'un fils marié pas encore indépendant, celle des parents du chef de famille trop âgés pour vivre seuls. Aujourd'hui, la plupart de ces familles patriarcales sont sédentarisées et les tentes remplacées par des maisons voisines au sein d'un village qui rassemble tout le clan. C'est la famille patriarcale qui constitue l'unité économique de base : le chef de famille possède son propre troupeau, il est seul responsable de la vente et de l'achat de bétail, il décide de mettre en culture une parcelle ou de construire une retenue d'eau, parfois en partenariat avec un autre chef de famille. Les femmes de la maisonnée s'occupent de la traite, font du fromage et du beurre, filent et tissent la laine pour confectionner des bandes de toile de tente et, comme ailleurs, s'occupent des enfants et de la cuisine. Elles sont responsables de la tente, *al-beit*, « la maison » en arabe, qu'elles montent et démontent sans l'aide des hommes et qu'elles approvisionnent en eau et en bois de chauffe. À tour de rôle, chacun garde les troupeaux de chèvres et de moutons, à moins qu'il ne s'agisse de chameaux laissés en liberté et qui paissent parfois à plusieurs jours du campement. Ils sont identifiables par le *wasm*, une triple marque au fer rouge : celles de la tribu, du clan et du chef de famille.

Le nomadisme n'est pas l'errance. Traditionnellement, les déplacements s'effectuaient selon un mouvement de balancier, entre zones de pâturages hivernaux et estivaux. Prenons le cas des Bani Sakher vers 1850, avant que l'administration ottomane ne bouleverse une première fois l'économie de la région. Cette tribu éleveuse de chameaux du centre de la Jordanie compte plusieurs milliers de membres. En hiver, ses divers clans et familles patriarcales se trouvent éparpillés sur un territoire très vaste près des frontières orientales de la Jordanie (voir carte p. 10). Les précipitations y sont faibles mais suffisantes pour faire pousser une végétation qui nourrit les chameaux. De temps à autre, chaque famille patriarcale déplace indépendamment son campement de quelques kilomètres lorsque les pâturages sont épuisés, que les abords des tentes sont souillés ou que les habitants ont envie de

changer d'air. Dès avril-mai, plus une goutte ne va tomber jusqu'à fin octobre. Tous les pâturages de la zone ayant été utilisés, c'est au niveau du clan que se prend alors la décision de se déplacer pour l'été. Les familles du clan Zeben, par exemple, se rendent à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest, où le taux annuel de précipitations est plus élevé. Elles s'installent dans la plaine de Madaba sur le territoire d'une tribu bédouine de moindre taille, les Abou al-Ghanam. Ceux-ci élèvent moutons et chèvres et cultivent certaines parcelles en orge, une céréale d'hiver. Une fois la moisson terminée, à peu près au moment où arrivent les Zeben, les Abou al-Ghanam entreprennent un petit trajet migratoire vers l'ouest, jusqu'au bord du plateau dominant la mer Morte. Les terres y sont plus hautes, mieux arrosées, et peuvent nourrir le petit bétail jusqu'au retour de la pluie dans la région de Madaba. Sur ces hautes terres vivent en permanence les Hamaydeh, bédouins éleveurs de vaches qui ne se déplacent jamais bien loin, et entre les campements desquels s'installent les familles patriarcales des Abou al-Ghanam. Les Hamaydeh ne sont pas gênés par leur présence : les moutons et les chèvres mangent ce que les vaches délaissent. Pendant ce temps, autour de Madaba, les chameaux des Zeben paissent les herbes sèches et certaines plantes néfastes au petit bétail. Si l'année est propice, leurs esclaves noirs labourent et ensemencent des parcelles en blé, une céréale d'été. Au mois d'octobre suivant, branle-bas de combat en sens inverse.

Les choses peuvent être un peu plus complexes. Déplaçons-nous au sud, à la hauteur de Tafileh et Maan. C'est ici le territoire des bédouins Howeitat. Parmi eux, les chameliers effectuent le même mouvement de balancier que les Bani Sakher du centre. De même pour les tribus moutonnières du plateau au sud de la mer Morte qui se déplacent comme les Abou al-Ghanam. Mais certains clans des Howeitat n'élèvent pas de chameaux et vivent toute l'année avec leur petit bétail près des villages du plateau. Quelques cheikhs des Howeitat, individus riches et puissants, habitent l'oasis de Maan dans des maisons en pisé et possèdent des troupeaux de différentes natures ainsi que des cultures dans l'oasis mais aussi sur le plateau fertile. Ils ne sont pas nomades et

emploient des bergers et des métayers dans toutes les zones de la *badya* et même au-delà.

Quand les sédentaires s'en mêlent

Les choses se compliquent encore lorsqu'on introduit la variable paysanne. Les *fellahin*, par opposition aux *badou*, sont sédentaires. Néanmoins, ils sont aussi organisés en tribus, clans et familles patriarcales et se partagent ainsi en quartiers et sous-quartiers les terres cultivables et l'espace villageois. Ils vivent dans des maisons de pierre (et non de pisé comme dans les oasis) et pratiquent toute l'année des cultures de type méditerranéen : blé, orge, vigne, oliviers, figuiers, etc. Au moment des labours ou des moissons, des familles entières partent s'installer sous la tente près des champs. Parfois, certains clans qui ne se consacrent qu'à l'élevage vivent toute l'année sous tente tandis que d'autres clans de leurs tribus habitent au village et cultivent les terres. Pour l'observateur extérieur, il est difficile de différencier ces paysans semi-nomades des bédouins. Ils sont néanmoins localement considérés comme des *fellahin* parce qu'ils appartiennent à une tribu qui a des attaches villageoises et sédentaires.

Restons au sud toujours au milieu du XIX^e siècle, où les villages de Wadi Moussa, Shobak et Tafileh ont des contacts fréquents avec les clans moutonniers des Howeitat. Ils utilisent le même espace, mais pas le même territoire : les zones cultivées et les pâturages aux abords des villages sont propriété des paysans ; le reste est à usage des bédouins. Les deux groupes entretiennent un commerce : dans un sens, produits agricoles et manufacturés (armes, piquets de tente, selles en bois pour les chameaux, bijoux en argent, articles de ferronnerie, etc.), dans l'autre sens, bétail, fromage et beurre, pièces de tissage, dattes venant de Maan ou d'Aqaba, et produits du grand commerce caravanier de la péninsule arabe comme l'encens. Certaines agglomérations - oasis comme Maan ou gros village du plateau comme Kerak - sont des relais commerciaux entre l'Arabie et la Palestine ou la Syrie. Ainsi,

les Howeitat chameliers de l'extrême Sud montent en caravane à Kerak. Ils y troquent leurs marchandises contre du blé cultivé dans la région d'Hébron ou du savon fabriqué à Naplouse, transportés depuis la Palestine par des marchands de Kerak sur les chameaux achetés aux Howeitat. Via le nord, on fait également venir des tissus de Damas.

Ce système de complémentarité économique et écologique entre bédouins et sédentaires possède son propre équilibre mais aussi ses inconvénients. Il arrive que les bédouins chameliers abusent de leur grande mobilité pour piller les récoltes et les troupeaux d'autres tribus. Mais la razzia exercée sur des villageois ou des bédouins éleveurs de petit bétail qui ne peuvent, eux, se réfugier au désert n'est pas une pratique si courante. Il n'est pas dans l'intérêt des chameliers de réduire à la misère ceux qui leur fournissent des biens nécessaires et achètent leur production. Il existe une méthode plus douce, si l'on peut dire : celle de la *khawa*, ou impôt de « fraternité ». Une tribu bédouine impose sa protection à un ou plusieurs villages, elle garantit aux paysans qu'elle ne pillera pas leurs biens et qu'elle récupérera ceux volés par d'autres. En échange, les paysans paient un impôt annuel en nature. Ces pratiques permettent à certains cheikhs bédouins de se constituer des sortes de seigneuries avec vassaux paysans. Le système peut convenir aux villageois si l'impôt n'est pas excessif, ce qui est en général le cas. Ce sont ces relations de pouvoir, et non les différences économiques, qui instaurent une hiérarchie sociale entre tribus chamelières, tribus moutonnières et tribus de paysans sédentaires, au bas de l'échelle. Comme on dit en arabe, la *qouwwa*, la force, est à la base de la *khawa*. Mais un système d'alliances existe qui permet à plusieurs tribus appartenant à ces différents groupes de se coaliser lorsqu'il faut faire face à un ennemi commun (une tribu particulièrement agressive, par exemple).

Des barbelés sur la prairie

Les Ottomans, qui s'étaient peu préoccupés de la région méridionale de leur province de Syrie depuis le milieu du XVI^e siècle,

entreprennent, à partir de 1850, d'y envoyer des militaires et des collecteurs d'impôts. Le marché de Damas a de gros besoins en céréales que la production syrienne ne peut couvrir. L'administration turque incite alors les habitants de Transjordanie à la mise en culture des terres de steppe situées entre les villages du plateau fertile et le chemin du pèlerinage, où les Ottomans ne tardent pas à construire le chemin de fer du Hédjaz. Cette zone reçoit suffisamment de précipitations pour y faire pousser blé et orge sans irrigation. De plus, les terres ainsi mises en valeur sont soumises à l'impôt. Des colonies agricoles se développent, établies d'abord par des musulmans circassiens et tchéchènes immigrés du Caucase où sévit l'armée tsariste. On comprend que les Bani Sakher et les autres tribus chamelières ne voient pas d'un bon œil ces cultures qui empiètent sur leurs territoires de propriété coutumière et réduisent les zones de pâturage de leurs chameaux.

Des réactions en chaîne s'ensuivent : l'administration ottomane considère que toute terre non cultivée est propriété de l'État ; elle distribue à des paysans locaux ou immigrés des parcelles prises sur les territoires tribaux des bédouins ; ces derniers, qui estiment que ces terres leur appartiennent, réclament une part des récoltes comme prix de location ; les paysans font valoir le droit ottoman et refusent de payer ; les bédouins attaquent les paysans ; les troupes ottomanes réagissent ; les bédouins sont condamnés à des amendes. Au bout de quelques décennies, les bédouins, qui craignent d'être dépossédés, se plient à la législation ottomane et font enregistrer au cadastre les parties cultivables de leurs territoires tribaux. Ils se mettent à l'agriculture pour dégager un bénéfice permettant de payer l'impôt foncier, d'autant qu'ils ont dû réduire la taille de leurs troupeaux à mesure que se développaient les zones cultivées. Assez rapidement, ils se sédentarisent et fondent des villages.

Jetons un dernier coup d'œil à la région de Madaba à la veille de la Première Guerre mondiale et du retrait des Ottomans. La plaine à pâturages est devenue une riche région céréalière où l'on compte un gros bourg (Madaba) et une trentaine de petites agglomérations là où il n'y avait aucun sédentaire en 1850. Les Zebeu ont fondé plusieurs villages à l'ouest de Madaba et ont

troqué leurs chameaux contre du petit bétail. À l'est, chaque clan des Abou al-Ghanam a établi son agglomération, il en va de même pour les Hamaydeh au sud ; certains clans vivent encore sous la tente pour s'occuper des chèvres ou des moutons, mais ils sont à présent liés à des tribus majoritairement sédentaires. Parmi les tribus considérées, seuls quelques clans des Bani Sakher sont demeurés nomades dans la steppe de l'est du chemin de fer, mais ils ont moins de chameaux, ne se déplacent plus vers les zones à présent cultivées, et dépendent économiquement des sédentaires de la tribu, qui peuvent, par exemple, leur fournir du fourrage en été. Les Howeitat, vivant plus au sud, ont été peu affectés. Mais tous les chameliers de la zone aride des steppes seront touchés par une seconde grande vague de changements quelques décennies plus tard.

« Bédouin », une AOC britannique

À la fin des années 1920, le nouvel émirat de Transjordanie créé sous mandat britannique compte une population d'environ 300 000 personnes, dont 120 000 semi-nomades (bédouins récemment sédentarisés ou paysans transhumants) et 50 000 nomades n'ayant pas d'attaches villageoises, essentiellement des éleveurs de chameaux. Sans se préoccuper des classements indigènes, l'administration britannique impose une taxinomie officielle à ceux qu'elle considère comme bédouins, soit une quinzaine de tribus dont la plupart des terrains de parcours s'étendent à l'est du chemin de fer du Hédjaz - dont les Bani Sakher et les Howeitat. Ces tribus sont désormais sujettes à une administration spécifique ; elles conservent seules la possibilité de régler leurs conflits selon le droit coutumier et vont bénéficier de sièges réservés au Parlement, de quotas dans les administrations ou à l'université, de l'accès gratuit aux soins médicaux, etc. Pour reprendre l'exemple cité plus haut, dans la même région de Madaba, alors que les uns et les autres sont voisins et vivent à présent de la même manière, seuls les Zeben se voient reconnaître comme bédouins car ils appartiennent à la tribu

des Bani Sakher. Ni les Abou al-Ghanam ni les Hamaydeh ne bénéficient de l'étiquette officielle.

La logique qui sous-tend cette forme d'« appellation contrôlée », arbitraire puisqu'elle ne tient pas compte du fait que d'autres tribus revendiquent aussi le même label, répond à des raisons d'État. D'une part, il s'agit de « nationaliser et fidéliser » les bédouins, d'endiguer en particulier les tentatives expansionnistes saoudiennes qui visent à obtenir la loyauté des cheikhs transjordanien et, par là, à revendiquer des portions considérables du territoire de l'émirat ; ainsi les Howeitat, dont le territoire coutumier et les clans se retrouvent à présent de part et d'autre de la frontière moderne entre les deux États. D'autre part, il s'agit de pénétrer indirectement le système coutumier tribal, de le « domestiquer » en quelque sorte selon les besoins du nouveau pouvoir central, dans un système de collusion avec les cheikhs tribaux à qui sont octroyés des avantages en nature pour eux-mêmes ou leurs tribus.

À partir du début des années 1930 est instituée la Desert Patrol Force, un corps militaire spécialisé qui recrute exclusivement ses membres parmi les tribus bédouines labellisées et qui est préposé à l'administration de la *badya* ainsi qu'au contrôle des frontières orientales. Les succès de cette stratégie de cooptation vont être multiples. En effet, les fonctions militaires étant considérées comme un « métier honorable », l'implication directe des bédouins dans la défense de leur propre territoire va se révéler la meilleure tactique pour contrôler les steppes. Mais, plus encore, l'armée devient un instrument de pénétration étatique très efficace parmi les tribus. La solde permet de compenser les pertes subies pendant les années de sécheresse par les familles d'éleveurs, et rend également ces dernières dépendantes de l'État. C'est toujours à travers la Desert Patrol Force que les autorités centrales peuvent désormais concevoir d'étendre les services sanitaires et éducatifs, mais aussi d'amorcer un processus de sédentarisation grâce à une politique de redistribution foncière qui octroie aux différents clans bédouins des terrains en bordure des régions de steppes arides. Grâce aux techniques modernes, on peut envisager de mettre en culture des terres qui reçoivent très peu de précipitations. Des

puits artésiens sont creusés et des villages édifiés le long du chemin de fer du Hédjaz. C'est à ce moment-là qu'un premier groupe de Bani Sakher et de Howeitat encore nomades se sédentarise.

À l'indépendance, les steppes jordaniennes sont « pacifiées », le roi Abdallah I^{er} peut compter sur l'appui politique des bédouins et sur leur fidélité au sein de l'armée. Cette soumission des tribus au pouvoir central s'explique moins par le développement d'un sentiment d'appartenance « nationale » que par un lien d'allégeance au monarque assez personnalisé, ce dernier étant considéré par les bédouins comme un *shaykh al-mashayekh*, une sorte de cheikh suprême. Les deux premières décennies de l'indépendance contribuent à consacrer l'image des bédouins « fidèles défenseurs du trône ». Au-delà de leur rôle dans la guerre de 1948, ils constituent effectivement le pilier interne du régime dans les années turbulentes du nationalisme panarabe et socialisant qui gagne les populations urbaines du royaume dans les années 1950. À partir du milieu des années 1960, dans le contexte de l'émergence du nationalisme palestinien et de l'OLP, de la perte de la Cisjordanie au profit d'Israël en 1967, et de la guerre civile de 1970-1971, le roi Hussein sait qu'il peut compter sur l'allégeance inconditionnelle des troupes bédouines au sein de son armée¹.

Mort d'un animal voyageur

C'est au cours de ces mêmes décennies que des changements de taille affectent la situation socio-économique des bédouins demeurés nomades à l'est du chemin de fer. Ce n'est plus pour les contrôler mais pour les « moderniser » que l'administration veut sédentariser les bédouins chameliers et les convertir en agriculteurs. Financés par les organisations de coopération internationale, plus d'une douzaine de projets sont lancés, dans le sud du royaume

1. L'armée jordannienne, dite Légion arabe, ne compte pas que des corps bédouins et recrute aussi largement parmi les populations d'origine citadine ou paysanne. En 1970, au moment de Septembre noir où s'affrontent les *fedayin* pro-palestiniens et la Légion arabe, les Palestiniens forment jusqu'à 30 % des recrues de l'armée régulière. Le mythe d'une armée « bédouine », tel qu'il est propagé dans nombre d'ouvrages, est un stéréotype simplificateur.

en particulier, où les populations nomades sont plus nombreuses et où l'agriculture, les voies de communication et les infrastructures sont le moins développées. Les politiques de sédentarisation permettent certes un meilleur accès aux services publics, une amélioration des conditions sanitaires et de l'éducation, mais impliquent souvent la négation de l'importance de l'élevage et l'abandon des projets de régénération des pâturages dans la *badya* au profit d'une agriculture intensive et extensive qui dégrade les sols et nécessite une consommation d'eau toujours accrue dans cette région qui en manque cruellement.

Les activités pastorales elles-mêmes connaissent des bouleversements majeurs. L'introduction de véhicules motorisés induit des changements dans la mobilité des pasteurs, dans le choix des animaux élevés, ou encore dans la division sexuelle du travail au niveau domestique. À partir des années 1950, surtout, les nouvelles technologies agricoles et la « motorisation » du pastoralisme rendent le dromadaire, auparavant moyen de transport et seul animal pouvant exploiter des pâturages distants de points d'eau, peu à peu désuet. Avec les camionnettes, il est désormais possible d'abreuver quotidiennement les troupeaux de moutons dans la *badya* et de les transporter sur les meilleurs sites. Enfin, à partir des années 1970, les effets indirects de la rente pétrolière et le processus d'urbanisation font augmenter la demande de viande ovine sur le marché national, et l'élevage des dromadaires est progressivement abandonné.

Dès le milieu des années 1970, on assiste à une progressive marginalisation - à la fois politique et économique - des régions de steppe et de leurs habitants au profit de nouvelles couches moyennes, urbaines et salariées de l'État. Les bédouins payent en quelque sorte le prix d'un nouveau pacte social entre le régime et les autres composantes de la « famille jordanienne », comme Hussein aimait à appeler l'ensemble de ses sujets. L'élevage et l'agriculture, l'armée, les emplois salariés dans les transports, les industries minières ou les administrations locales ne suffisent plus à assurer aux bédouins un niveau de vie satisfaisant. Vers la fin des années 1980, le sud du pays compte des poches de pauvreté aiguë, et des émeutes antigouvernementales éclatent à Maan,

métropole orientale aux portes de la *badya* que l'on pensait acquise au pouvoir en place. Le mythe des bédouins soutiens inconditionnels du trône a fait long feu et certains n'hésitent plus à se réclamer de la Syrie ou de l'Arabie saoudite.

Nomades non labellisés et bédouins sédentaires

Aujourd'hui, si l'on peut avancer des chiffres concernant les bédouins labellisés (puisque les adultes apparaissent statistiquement au moment des élections), il est difficile d'estimer le nombre de nomades : peut-être quatre ou cinq mille au plus, sachant que bien des familles ne vivent sous la tente qu'une partie de l'année, et que toutes ont des membres sédentarisés. Il faut plus justement parler à leur égard d'une situation de semi-nomadisme. Ce sont certaines tribus non reconnues comme bédouines - car vivant dans des régions autres que les steppes orientales - qui sont encore les plus susceptibles d'être nomades, c'est-à-dire très pauvres. En effet, elles n'ont que très peu bénéficié des politiques d'aide et de développement de l'État et sont les grandes oubliées du processus de modernisation. C'est le cas, en particulier, des Ahywat ou des Saïdiyïn du sud de la mer Morte, dans la région steppique du Wadi Araba, dont le territoire traditionnel était à cheval sur le Sinaï, le Neguev et la Transjordanie. En 1948, au moment de la création de l'État d'Israël, ces tribus furent « coupées en deux » par la frontière. Contrairement aux réfugiés palestiniens, les Ahywat et les Saïdiyïn ne se virent reconnaître aucun statut spécial assorti d'aides. Leur situation actuelle est extrêmement précaire : les familles vivent dans des campements ou des villages misérables, elles n'ont pas toujours un revenu suffisant à l'achat d'un véhicule et ont du mal à se procurer eau et fourrage. C'est certainement parmi ces populations que le taux d'analphabétisme et la situation sanitaire sont les plus préoccupants du royaume.

À l'inverse, bien des membres des tribus bédouines « officielles » vivent aujourd'hui en ville avec de grandes différences de

niveau socio-économique entre familles. Les cheikhs des grandes tribus qui se sont enrichis grâce à leurs relations avec le Palais ont fait construire des villas dans les quartiers cossus d'Amman et leurs fils ont étudié aux États-Unis. Les militaires ou petits employés habitent les quartiers de la classe moyenne ; leurs enfants, ingénieurs ou médecins, sont diplômés des universités jordaniennes. D'autres encore, immigrés plus récents touchés par l'exode rural et la crise économique, vivent dans des conditions guère plus enviables que celles des Palestiniens des camps de réfugiés.

Des cheikhs aux chômeurs, tous se considèrent encore aussi bédouins que les membres de leur tribu qui sont demeurés dans la *badya*, au village ou dans les campements. Tout d'abord parce que, même en tant que résidents de la capitale, les individus originaires des steppes sont sans cesse renvoyés à leur généalogie : il suffit qu'ils déclinent leur nom de famille (celui du clan, en général) dans une conversation informelle ou une administration pour être immédiatement identifiés et traités comme bédouins de telle ou telle tribu, c'est-à-dire comme bénéficiant d'un certain nombre d'avantages et d'un réseau de parenté et d'influence. Mais il faut savoir, également, que la résidence en ville ne libère pas des liens politiques avec la région d'origine : l'électorat bédouin est « captif » et chacun est référé à sa circonscription de steppe lorsqu'il s'agit d'élire un député. On en arrive donc à la situation suivante : lors des élections parlementaires dans la circonscription bédouine du Sud, où les Howeitat sont majoritaires, on peut trouver en lice des candidats aussi divers que le cheikh qui habite à Amman (sous étiquette conservatrice), l'ingénieur qui habite aussi la capitale (sur une liste communiste), un médecin (islamique) et un cheikh de moindre importance (tête d'une liste simplement tribale) qui vivent dans un village de la *badya*.

Il apparaît ainsi clairement que, malgré tous les changements économiques et sociaux qui ont touché les bédouins depuis les années 1920, et malgré l'abandon du nomadisme, l'identité bédouine se conserve parmi certaines tribus car elle est entretenue par les structures de l'État moderne.

*La Jordanie,
le « pays des bédouins » ?*

Les bédouins sont aujourd'hui un groupe minoritaire sur le plan démographique, politique et socio-économique. Même si les steppes constituent plus des trois quarts du territoire du royaume, leur faible densité de population n'a jamais permis aux tribus bédouines d'être majoritaires face aux paysans et citadins du plateau occidental. Les guides touristiques et la plupart de la littérature à caractère scientifique sur la Jordanie présentent pourtant le royaume comme le « pays des bédouins ». L'image est sociologiquement fautive, mais elle n'en provient pas moins d'un discours élaboré en Jordanie même.

La Jordanie, comme les États et peuples arabes voisins, faisait autrefois partie d'une seule et même province : la Grande Syrie ottomane. Avec la constitution des États modernes, chaque composante de cet ensemble développa un discours identitaire sur elle-même. La Palestine, la Syrie ou la Jordanie comprennent toutes en proportions variables des citadins, des paysans et des bédouins. Le développement de leur mouvement national incita les Palestiniens à mettre en avant leur culture paysanne. Les Syriens préférèrent s'appuyer sur leur brillante tradition urbaine. Seule l'identité bédouine semblait alors à même de symboliser le caractère spécifique de la Jordanie. La monarchie hachémite, qui avait des ambitions panarabes sur l'ensemble du Proche-Orient, n'a encouragé l'expression de ce discours qu'à partir des années 1970, en réaction à celui des voisins, dont ceux de l'intérieur (les Palestiniens du royaume). Un tel discours national local - au sein d'un autre, plus englobant, sur le nationalisme arabe - n'exalte pas le mode de vie « primitif » des bédouins encore nomades mais une tradition, des racines, une origine bédouine de la population « vraiment » jordanienne. Les hautes valeurs sociales et morales des bédouins sont mises en avant, celles que les sédentaires actuels auraient conservées : la bravoure, la générosité, la solidarité, l'hospitalité, l'équité, tous éléments qui forment l'honneur au sens méditerranéen du terme (pensons à la Sicile ou à la Corse...). Une nostalgie du passé bédouin s'est ainsi développée, que l'on exhibe

dans les musées, chez soi, au moyen de quelques objets traditionnels, ou à travers l'industrie du souvenir à usage des touristes. Mais la plupart des Jordaniens ne prétendent pas pour autant être réellement bédouins. Ils mettent plus volontiers en avant leur identité de « fils de tribus » aux origines bédouines parfois très lointaines.

Car la prégnance des stéréotypes sur les bédouins n'est pas moins forte en Jordanie - ou dans le monde arabe en général - qu'en Occident. Pour le citadin et le paysan, le bédouin peut symboliser tour à tour les valeurs les plus prisées ou l'incurie religieuse, la sédition, la négation de la civilisation. Dans les représentations populaires du présent, le bédouin, c'est toujours l'autre, celui qui est à la fois arriéré et qui bénéficie indûment des largesses de l'État : le Jordanien pour le Palestinien, celui qui n'est pas de tradition urbaine pour l'homme originaire de Salt, Irbid ou Kerak, l'homme du Sud pour l'homme du Nord, l'éleveur transhumant de petit bétail pour le paysan, l'ancien grand nomade chamelier pour le petit nomade moutonnier. Au présent, seules les tribus d'anciens chameliers reconnues officiellement comme bédouines s'approprient le terme avec fierté.

Encore du désert et des chameaux !

Ces dix dernières années, l'image bédouine de la Jordanie tend à être de plus en plus mise en avant auprès des touristes occidentaux alors que l'État cherche à développer le tourisme d'aventure dans certaines zones de la *badya*. Les bédouins qui y vivent se trouvent face à de nouvelles demandes qui auraient de quoi rendre schizophrène : ils sont sommés de camoufler les changements induits par un siècle de modernisation, voire d'inverser la tendance, pour se conformer à la vision orientaliste du désert et de ses habitants.

Car, lorsqu'on vend la steppe sous l'appellation de « désert » et les bédouins selon une imagerie immuable (sous la tente ou à dos de chameau), il devient délicat de faire coïncider la réalité avec les photos soigneusement sélectionnées des brochures touristiques. Les

Occidentaux qui se rendent dans le Sud jordanien, impatients de faire l'expérience des grands espaces vierges et de partager la vie des nomades proches de la nature, sont à la fois les héritiers de la vision orientaliste qui dénie à l'autre le droit de changer, et les nouveaux promoteurs d'une version extrémiste de l'écologie. Les villages de sédentarisation du Sud jordanien touristique, en particulier dans la région de Diseh et Wadi Ramm, offrent un spectacle où se mêlent signes de sous-développement et de modernité technologique : des cubes de parpaing brut au milieu des paysages les plus grandioses, des rues à peine asphaltées et jonchées d'ordures, des véhicules à moteur omniprésents et, depuis peu, des antennes paraboliques et des téléphones mobiles. De vastes espaces du « désert » alentour sont en fait cultivés et le reste, autour des rares campements, est envahi de troupeaux de chèvres et parsemé de détritiques en tout genre. Les touristes sont souvent déçus de leur visite chez les habitants du « désert ».

Pour masquer cette réalité, pour convaincre les tour-opérateurs que les « vrais » bédouins existent encore, et pour bénéficier de la manne touristique, on peut, comme Eyd, vendre ses chèvres, racheter des dromadaires et organiser des caravanes de plusieurs jours loin des villages et des zones alentour. Le paysage est spectaculaire et il suffit d'y ajouter une dose adéquate de « traditions bédouines » pour satisfaire les attentes des touristes : Eyd ne manque pas de s'habiller « en bédouin » lorsqu'il est avec ses clients, alors qu'il porte plus volontiers des jeans une fois rentré au village ; il n'emporte ni radio ni téléphone portable et sait convaincre les habitants d'une tente voisine de mettre en scène leur hospitalité légendaire contre espèces sonnantes. Eyd n'analyse peut-être pas les choses en ces termes, mais il s'efforce de créer la distance nécessaire à l'exotisme qui a tendance à se diluer dans le parpaing. Lui qui sait ne pas habiter dans le désert n'a pas besoin de chameaux pour se sentir bédouin.